



HAL
open science

Expliquer pourquoi nous sommes là : mais par quoi commencer ?

Stéphane Ancel

► **To cite this version:**

Stéphane Ancel. Expliquer pourquoi nous sommes là : mais par quoi commencer ?. *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, 2022, 40, pp.33-36. 10.4000/diasporas.8494 . hal-04315538

HAL Id: hal-04315538

<https://hal.science/hal-04315538>

Submitted on 30 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Expliquer pourquoi nous sommes là : mais par quoi commencer ? Mémoire éthiopienne à Jérusalem

Stéphane Ancel (CNRS, Césor-EHESS)

Référence :

Ancel, S. « Expliquer pourquoi nous sommes-là : mais par quoi commencer ? Mémoire éthiopienne à Jérusalem », *Diasporas : Circulations, migrations, histoire*, vol. 40, 2022, pp. 31-34.

<https://doi.org/10.4000/diasporas.8494>

(page 31) Lorsqu'on leur demande pourquoi et depuis quand leur communauté est présente à Jérusalem, les moines éthiopiens commencent invariablement leur récit par un évènement qui, à la fois, marque le commencement de leur présence dans la ville et justifie sa pérennité : la rencontre de la reine de Saba avec Salomon, le roi d'Israël biblique. Selon eux, la reine de Saba était une reine d'Éthiopie et lorsqu'elle se rendit en Israël, le roi Salomon s'épris d'elle. Il naîtra d'ailleurs un fils de leur union. Surtout, Salomon offrit à la reine de Saba des terres en Israël aux profits de son peuple. C'est ainsi que les Éthiopiens purent s'installer à Jérusalem et y rester jusqu'à aujourd'hui. Le monastère qu'ils occupent aujourd'hui, appelé Dayr al-Sultan et situé sur le toit de la chapelle arménienne de Sainte-Hélène du complexe du Saint-Sépulcre, serait le reliquat de leurs anciennes possessions dans la ville.

Pour qui connaît un tant soit peu l'histoire de l'Éthiopie, il n'est absolument pas surprenant d'entendre les Éthiopiens de Jérusalem mobiliser la rencontre entre la reine de Saba et le roi Salomon pour justifier leur présence. En effet, la monarchie éthiopienne, du XII^e siècle jusqu'à son abolition en 1974, tirait sa légitimité de cet évènement. À partir du passage de l'ancien testament relatant cette rencontre (Premier livre des Rois, chap. 10, vers. 1-13), les Éthiopiens ont élaboré un récit dans lequel le fils de la reine de Saba et du roi Salomon, Ménélik, apporta en Éthiopie l'arche d'alliance et l'ensemble des nouveaux nés d'Israël. Descendant de Ménélik, les monarques éthiopiens, dont le dernier représentant Hailé Sélassié I (1930-1974), se revendiquaient donc héritiers du roi Salomon. Un nombre incalculable d'études et d'ouvrages ont insisté, et insiste encore (à raison), sur le caractère fondamental du récit de cet évènement en Éthiopie chrétienne. L'espace éthiopien est littéralement envahi de références folkloriques à la rencontre entre la reine de Saba et du roi Salomon. Au point donc qu'un observateur aujourd'hui peut trouver presque « banale » ou « naturelle » sa reprise dans le discours mémoriel des Éthiopiens à Jérusalem, à l'endroit même où la fameuse rencontre aurait eu lieu.

Pourtant, ce discours mémoriel est moins « naturel » qu'il n'y paraît, car celui qu'adoptaient les moines éthiopiens il y a un peu plus d'une centaine d'année n'évoquait pas la reine de Saba, ni Salomon. En effet, du milieu du XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, les moines éthiopiens fondaient leur présence à Jérusalem sur une décision d'Hélène, mère de l'empereur romain Constantin¹. Selon eux, l'impératrice, juste après avoir créée le Saint-Sépulcre, mit sous (page 32) l'autorité des Éthiopiens toute la partie située à l'est du complexe. Depuis lors, la place des Éthiopiens aurait été confirmée par les différents souverains de la ville, qu'ils soient byzantins, omeyyades ou fatimides. Ceci n'aurait toutefois pas empêché les autres communautés chrétiennes de s'accaparer, petit à petit, les possessions des Éthiopiens, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Dayr al-Sultan.

À l'époque, ce discours mémoriel naît d'une obligation. À partir du milieu du XIX^e siècle, les moines éthiopiens entrèrent en conflit contre les Coptes pour la possession du

¹ S. Ancel, M. Krzyzanowka et V. Lemire, *Le moine sur le toit. Histoire d'un manuscrit éthiopien trouvé à Jérusalem (1904)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020, p. 53-65, 213-214.

monastère de Dayr al-Sultan. Chacun des deux camps dut proposer une histoire justifiant leur installation à Jérusalem pouvant être présentée aux autorités ottomanes de la ville comme à l'ensemble des composantes religieuses et politiques de Jérusalem afin de gagner des soutiens. Cette obligation mémorielle était d'autant plus pressante que l'internationalisation de la ville à partir de l'ouverture des consulats étrangers (celui des Britanniques étant le premier à ouvrir en 1843) engendrait une compétition féroce entre groupes religieux pour acquérir des terres et des droits sur les lieux saints.

Dans ce contexte l'omission du récit concernant la reine de Saba semble avoir été dictée par son inutilité dans un plaidoyer destiné aux autres : trop « éthiopien », il ne pouvait pas être corroboré par les traditions mémorielles des autres. Le sociologue Maurice Halbwachs lors de ses séjours à Jérusalem, avait repéré que « pour une communauté nouvelle, les traditions de groupes plus anciens sont les supports naturels de ses souvenirs propres, qui les affermissent et les soutiennent comme des tuteurs² ». Le but des Éthiopiens était donc d'utiliser des figures historiques que tout le monde connaissait, et sur lesquels d'autres communautés de la ville appuyaient leurs propres discours mémoriels. Si les Coptes fondaient leurs revendications sur des décisions de Saladin par exemple, les Éthiopiens se devaient de chercher dans la mémoire sur ce personnage un moyen d'appuyer leurs propres revendications, enclenchant ainsi un processus de co-construction mémoriel et de légitimation de leur discours par des traditions extérieures à la communauté. À l'époque, ce type de transfert de légitimité était fréquent et nombreux sont encore les lieux saints qui tirent leur légitimité de traditions élaborées en dehors de la communauté qui l'occupe, tel que, par exemple, la mosquée de l'Ascension qui doit son existence et donc sa légitimité à l'église byzantine dédiée à l'Ascension construite auparavant à son emplacement³.

Tout changea dans les années 1920. Les Éthiopiens de Jérusalem produisirent une nouvelle mouture de leur histoire⁴. L'objectif resta le même : justifier leur présence et expliquer que Dayr al-Sultan était le reliquat de leurs possessions antérieures. Mais l'arrivée des Éthiopiens à Jérusalem ne fut plus liée à Hélène mais à la rencontre entre la reine de Saba et du roi Salomon. Comparé au discours mémoriel précédent, ce récit marqua une profonde et radicale « éthiopianisation » de la mémoire éthiopienne à Jérusalem. Les figures historiques de la ville y cédèrent leur place, et leur rôle de légitimation, à des **(page 33)** figures éthiopiennes, roi et saints, qui seuls favorisèrent la communauté et permirent sa pérennité dans la ville.

En adoptant ce nouveau discours mémoriel, les Éthiopiens se seraient-ils adaptés à un nouveau contexte politique ? Les Britanniques occupèrent la ville en 1917 et la dirigèrent jusqu'en 1947. Leur arrivée amena une renégociation et une nouvelle conceptualisation des identités à Jérusalem qui questionna la position des communautés dans la ville. Toutes les communautés religieuses furent amenées à renégocier, symboliquement ou non, leur place à Jérusalem. Or cette dernière changea de caractère dans l'esprit de ses gouvernants comme dans celui de ses habitants : elle fut vue/perçue désormais comme une ville dans laquelle étaient obligés de cohabiter différentes communautés religieuses dont les membres se différenciaient radicalement les uns des autres et qui n'avaient, en théorie, ni passé ni avenir en commun.

En effet, alors que sous l'autorité ottomane, la population de Jérusalem avait l'occasion de se rassembler autour de thèmes fédérateurs dépassant les clivages religieux⁵, sous l'autorité britannique, la catégorisation de la population sur le seul critère religieux et la promotion des

² M. Halbwachs, *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, Paris, Presse universitaire de France, 1971, p. 75.

³ V. Lemire, *Jérusalem 1900, la Ville sainte à l'âge des possibles*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 99-100.

⁴ S. Ancel, M. Krzyzanowka et V. Lemire, *Le moine sur le toit*, op. cit., p. 191.

⁵ Voir R. Mazza, *Jerusalem from the Ottomans to the British*, London, Tauris Academic Studies, 2009 ; M. U. Campos, *Ottoman Brothers, Muslims, Christians, and Jews in Early Twentieth-Century Palestine*, Stanford, Stanford University Press, 2010.

seules institutions religieuses comme cadre officiel de la vie des habitants s'accroissent considérablement⁶, au point que nous puissions parler de fragmentation de la population⁷. Dans une telle ville, si l'on voulait exister aux yeux des autres et du pouvoir politique, il fallait donc se différencier, se détacher des autres et montrer sa singularité. C'est ce que firent les Éthiopiens en choisissant un événement exclusivement tiré de la tradition éthiopienne pour expliquer leur présence à Jérusalem. La création de l'Etat d'Israël en 1948, même si elle amena, là encore, une renégociation de la place des communautés dans la ville, n'engendra pas de changement dans le discours éthiopien. Au contraire, la rencontre entre la reine de Saba et du roi Salomon, ancrant la présence de la communauté éthiopienne à la période biblique, rappela singulièrement ce que devait la communauté à un pouvoir juif sur Jérusalem.

Cet exemple éthiopien confirme qu'il n'existe pas de mémoire « naturelle » qui supposerait l'utilisation immédiate par les acteurs de faits historiques immuables. Au contraire les producteurs de discours mémoriels ont à leur disposition différents récits, élaborés à l'intérieur ou à l'extérieur de la communauté, qu'ils décident ou non d'intégrer et d'interpréter et ce, en fonction de l'époque où ils vivent. De surcroît, cet exemple permet de comprendre que l'élaboration de ce type de discours en diaspora est indissociable d'un horizon d'attente, censé chaque fois répondre à divers impératifs et nécessités.

⁶ N. E. Roberts, « Dividing Jerusalem: British Urban Planning in the Holy City », *Journal of Palestine Studies*, vol. 42, 2013, n°4, p. 7-26

⁷ A. Dalachanis, « Confessions et minorités », in Leyla Dakhli (dir.), *Le Moyen-Orient, fin XIXe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 2016, p. 73-98 ; V. Lemire (ed.), *Jérusalem, histoire d'une ville-monde*, Paris, Flammarion, 2016, p. 357-376.